ADG/ODG/2001/1

ORGANISATION DES NATIONS UNIES
POUR L'EDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Allocution de
Madame Françoise Rivière,
Sous-Directrice générale,
Directrice du Cabinet du Directeur général

à l'occasion de l'ouverture du colloque
Identités autochtones : paroles, écrits et nouvelles technologies

UNESCO, 15 mai 2001

Excellences,
Mesdames et Messieurs,

Au nom du Directeur général de l'UNESCO, Monsieur Koïchiro Matsuura, je souhaite tout d'abord la bienvenue à chacune et chacun des participants au colloque « *Identités autochtones : paroles, écrits et nouvelles technologies* », organisé par l'UNESCO en coopération avec le Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

Ce partenariat met en valeur la complémentarité des missions de ces deux organisations : celle du CNRS, plus résolument cognitive, attachée à inventorier les apports des cultures dans différents champs scientifiques, et celle de l'UNESCO, plus éthique, fondée sur la certitude, réaffirmée par la Conférence générale lors de sa 30e session, que « la diversité culturelle est l'une des principales richesses de l'humanité et [que] à ce titre elle doit être affirmée et développée ».

La nécessité d'une « décolonisation des savoirs », cheval de bataille d'intellectuels autochtones engagés, comme la maori Linda Smith, est pour l'UNESCO une évidence. Depuis le XVIIIe siècle, le dogme d'une culture et d'une civilisation « avancées » qui devraient imposer leur loi à tous les peuples et reléguer dans les oubliettes de l'histoire des traditions, des pratiques et des savoir-faire déviants a fait long feu. Toutefois, le risque de voir certains courants intellectuels reprendre aujourd'hui à leur compte un discours hégémonique qui imposerait un « prêt à penser » ne peut être ni méconnu ni minimisé. Pour l'UNESCO, la lutte contre cet hégémonisme cognitif s'inscrit dans la logique du combat incessant visant à réhabiliter les populations autochtones souvent victimes de violences physiques, économiques, sociales, culturelles et psychologiques.

Un premier pas vers cette prise en compte du potentiel inestimable détenu par les populations autochtones passe naturellement par la réappropriation des langues et des dialectes, la sauvegarde des savoirs traditionnels, la réhabilitation de l'histoire et de la littérature – orale et écrite – de ces populations dans les programmes d'enseignement. Dans ce domaine, l'UNESCO et le CNRS se trouvent objectivement alliés, avec des modalités d'action qui leur sont propres.

La Décennie internationale des populations autochtones du monde, officiellement proclamée par les Nations Unies en 1994, et l'année 2001, Année des Nations Unies pour le dialogue entre les civilisations – qui coïncide avec la Conférence et l'Année internationales contre le racisme, la xénophobie et l'intolérance, sont autant d'occasions d'affirmer la nécessité de repenser le

développement dans une perspective multiculturelle, fondée sur la diversité et l'interaction pacifique des cultures. A l'heure où le processus de la mondialisation accélère l'adoption de systèmes de communication omniprésents, il est indispensable que chaque culture — qui façonne notre vision du monde — puisse être en mesure de s'adapter, de créer son propre « mode d'emploi », et d'initier les changements d'attitudes qu'elle estime nécessaires pour assurer la paix et le développement durables.

Les peuples autochtones, point n'est besoin de vous le rappeler, comptent quelque 300 millions de personnes dans plus de 70 pays du monde, sur tous les continents, et représentent plus de 5 000 langues et cultures. Ils occupent, dans le paysage culturel planétaire, une place significative, et sont un des garants de la diversité culturelle. Ils incarnent une vision globale du monde et de l'homme qui reste intimement liée à la nature et à la terre. Pourtant, ces cultures demeurent parmi les plus fragilisées par les effets de la mondialisation.

C'est pourquoi nous accueillons aujourd'hui, et pour quatre jours, des auteurs, des conteurs, des chercheurs de régions aussi diverses et lointaines que le Grand Nord sibérien et canadien, le Groenland, l'Afrique du Nord et celle du Sud, l'Amérique latine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande ou encore la Nouvelle-Calédonie. Parmi les écrivains, éducateurs, linguistes et conteurs exceptionnellement réunis aujourd'hui figurent des Maoris, des Sans, des Touaregs, des Tchouktches de Russie et des Samis de Scandinavie, des Amérindiens du Canada et des Etats-Unis mais aussi du Mexique, du Panama et de Bolivie.

Vous êtes appelés à comparer vos expériences individuelles et collectives, vos aspirations et vos préoccupations. Vous nous ferez découvrir un patrimoine matériel et immatériel, une mémoire vivante à travers des littératures orales et écrites. Vous nous parlerez d'une relation particulière avec l'espace et le temps, mais aussi d'un accès rapide ou difficile aux nouvelles technologies. Vous évoquerez le pouvoir des mots et des mythes, des contes et des symboles, garants de la mémoire partagée dans toutes ces sociétés.

Une des originalités de ce colloque sur « le dit, l'écrit et les nouvelles technologies » est d'être associé à un salon du livre qui nous permet, autour des auteurs, de réunir des professionnels de l'édition, invités à présenter leurs ouvrages et leurs nouvelles collections. L'Acte constitutif de l'UNESCO, dans son article premier, nous rappelle que l'Organisation : *« aide au maintien, à l'avancement et à la diffusion du savoir en veillant à la conservation et à la protection du patrimoine universel de livres [et encourage] la coopération entre nations dans toutes les branches de l'activité intellectuelle [et dans l'échange] de publications [et] d'œuvres d'art »*. Je voudrais à cette occasion remercier

vivement, au nom de l'UNESCO, les exposants : maisons d'éditions, libraires, ONG et nos collègues des Nations Unies, et tous ceux qui ont contribué à la mise en place de ce premier Salon du livre autochtone. Je souhaiterais également remercier toutes les délégations permanentes et autres institutions qui ont apporté un précieux soutien à l'organisation du colloque et du salon.

Nous sommes également heureux de partager dans le cadre de ce salon d'autres événements qui enrichissent le colloque. Je pense en particulier aux signatures et aux lectures d'ouvrages prévues afin de favoriser des rencontres entre auteurs et lecteurs, éditeurs et écrivains, traducteurs et chercheurs. Je pense également aux films qui seront projetés pour illustrer l'histoire ou la vie contemporaine des communautés autochtones et aux expositions de photos notamment sur les Kogis, les Mélanésiens et des toiles aborigènes de la communauté de la Lajamanu (aborigènes d'Australie).

Permettez-moi, pour conclure, une réflexion personnelle : il me semble que les communautés autochtones sont encore partagées, face aux risques et aux opportunités de la mondialisation, entre l'attachement à l'oralité et la nécessité de s'approprier le pouvoir intellectuel et commercial qui passe par l'écrit et par la maîtrise des nouvelles technologies. La volonté de dialogue et de communication, qui se manifeste avec éclat aujourd'hui, est sans doute l'un des meilleurs garants de leur autonomie et leur vitalité culturelles.

Comme l'a écrit Scott Momaday, le poète et écrivain kiowa présent parmi nous aujourd'hui : « *Ne parlons pas de la mort des rêves. Parlons plutôt de leur persistance* ». Que cette semaine de dialogue et de rencontres soit donc placée sous le signe de cette espérance.

Je vous remercie.